

Espoirs gibelins au lendemain de Bénévent : les tensons politiques florentines (1267-1275 environ)

Anne Robin

▶ **To cite this version:**

Anne Robin. Espoirs gibelins au lendemain de Bénévent : les tensons politiques florentines (1267-1275 environ). Arzanà. Cahiers de littérature médiévale italienne, 2005, La poésie politique dans l'Italie médiévale. Etudes réunies par A. Fontes-Baratto, M. Marietti & C. Perrus., 11, p. 47-85 (dont annexe: textes traduits). hal-01395721

HAL Id: hal-01395721
https://hal.univ-lille.fr/hal-01395721

Submitted on 11 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Presses Sorbonne Nouvelle
8 rue de la Sorbonne - 75005 Paris
Tel : 00 33 (0)1 40 46 48 02 - Fax : 00 33 (0)1 40 46 48 04
Courriel : psn@univ-paris3.fr

http://psn.univ-paris3.fr

UNIVERSITÉ PARIS 3 – SORBONNE NOUVELLE
UFR D'ITALIEN ET DE ROUMAIN
CENTRE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHES SUR
LA LITTÉRATURE ITALIENNE MÉDIÉVALE
(CERLIM)

Mise en page : Élisabeth Fally

© PRESSES SORBONNE NOUVELLE
ISSN 1243-3616
ISBN 2-87854-326-2

ARZANÀ 11

La poésie politique

dans l'Italie médiévale

ÉTUDES RÉUNIES ET PRÉSENTÉES
PAR A. FONTES BARATTO, M. MARIETTI & C. PERRUS

Presses Sorbonne NOUVELLE

Table des matières

Avant-propos 7

Cécile Le Lay,
Le désastre de Montaperti chez Guittone d'Arezzo 17

Anne Robin,
Espoirs gibelins au lendemain de Bénévent : les
tensons politiques florentines (1267-1275 environ) 47

Johannes Bartuschat,
Thèmes moraux et politiques chez
quelques poètes florentins pré-stilnovistes :
une hypothèse de recherche 87

Mathias Schonbuch,
Une chronique poétique : le «Sirventès
des Lambertazzi et des Geremei » 105

Marina Marietti,
Dante : «... *et dirai la valeur...* ».
Un tournant politique 133

Claude Perrus,
Deux poètes juges et témoins
de la bataille de Montecatini (1315) 177

Sabrina Ferrara,
La poésie politique de Cino de Pistoia 215

Marina Gagliano,
La guerre des Huit Saints :
Sacchetti et la transition humaniste 257

Donatella Bisconti,
Tyrannie et liberté chez Simone Serdini 291

Sophie Stallini,
Du religieux au politique :
la *Sacra Rappresentazione* chez Antonia
et Bernardo Pulci 327

Table des annexes : 378

Espoirs gibelins au lendemain de Bénévent

Les tensons politiques florentines (1267-1275 environ)

Sur la scène agitée des luttes communales de l'Italie centrale, le sirventès provençal célébrant la politique d'un seigneur tend à se transformer en dialogue polémique entre les partisans du camp impérial et ceux du camp pontifical. C'est particulièrement le cas à Florence, pendant la petite dizaine d'années qui suit la mort de Manfred et la victoire du camp guelfe mené par Charles d'Anjou (Bénévent 1266) : ce dont témoignent plusieurs tensons de sonnets, toutes conservées dans le manuscrit Vaticano 3793. Cette tendance au dialogue poétique n'est pas propre à la thématique politique, mais dans ce domaine elle s'explique sans doute par l'atmosphère incertaine, à la fois pleine d'espoir pour les gibelins et de crainte pour les guelfes, suscitée d'abord par une série de rumeurs annonçant la venue d'héritiers impériaux susceptibles de reprendre le combat contre le champion de l'Église, et alimentée ensuite par la venue bien réelle de Conradin, ses premiers succès puis sa défaite à Tagliacozzo (1268)[1]. La rumeur de cette venue nourrit deux tensons, l'une entre Orlanduccio Orafo et Pallamidesse di Bellindote, l'autre entre Monte Andrea et Schiatta Pallavillani. Un an après Tagliacozzo, la rumeur de la venue d'un autre petit-fils de Frédéric II, Frédéric III Hohenstaufen, alimente une tenson où Monte dialogue cette fois avec un inconnu. La rumeur enfin de la venue de Rodolphe de Habsbourg vers 1275 inspire sans aucun doute une tenson opposant Cione Baglioni et Monte, et très probablement la

très longue (17 sonnets) et très difficile tenson à laquelle participent, outre les deux précédents, Guglielmo Beroardi, Federigo Gualterotti, Chiaro Davanzati et Lambertuccio Frescobaldi[2]. Je me propose simplement ici de présenter ces tensons difficiles et peu connues – en laissant de côté la dernière d'entre elles, dont la longueur rend l'étude malaisée dans le cadre de cet article[3].

***

Conradin viendra, ce sera la guerre.

Dans la tenson entre Orlanduccio Orafo et Pallamidesse di Bellindote, Orlanduccio, poète dont on ne sait rien, s'adresse directement à Pallamidesse au moyen d'une définition courtoise renvoyant au personnage homonyme de la Table Ronde, définition qui serait totalement obscure si nous n'avions pas le sonnet de réponse et ne connaissions pas le nom de son auteur : « Eh toi chevalier errant/féroce au combat, mais sage d'esprit » (v. 1-2)[4]. Cette obscurité envahit tout le sonnet, où il est difficile d'identifier le « nouveau roi » [Conradin] et le « bon guerrier si plein de bravoure » [Charles d'Anjou] (v. 4-5) sans la réponse de Pallamidesse. Dans ce contexte énigmatique Orlanduccio exprime l'espoir qu'un nouveau roi revendiquant l'empire viendra affronter ce bon guerrier (v. 5-8), puis il annonce qu'une bataille sans merci opposera les deux camps, sans désigner de gagnant (v. 9-14). Le Florentin Pallamidesse, auteur notamment d'une tenson avec Monte Andrea, répond à Orlanduccio de manière beaucoup plus claire, notamment en ce qui concerne Charles et son camp : tous deux sont désignés d'abord par des *senhals* explicites – le « Champion de saint Pierre » (v. 7), car Charles est venu en Italie en 1265 au secours

du pape et à sa demande, et « Montjoie » (v. 10), nom de l'oriflamme et cri d'armes habituel des Français – avant que le défenseur du pape ne soit appelé par son prénom (v. 12). Pour Pallamidesse la récente expérience malheureuse de Manfred à Bénévent devrait instruire Conradin et le dissuader de venir. Si ce dernier vient tout de même et si, grâce à Dieu, Charles gagne, le poète prédit à l'héritier impérial des peines infinies. Il n'avance pas explicitement le nom du vainqueur, mais son insistance à montrer dans les trois derniers vers combien l'Angevin a confiance en soi suggère qu'il s'attend à une victoire guelfe.

Cette tenson est moins un débat que l'exposé en vis-à-vis de deux espoirs contraires. Bien que le sonnet d'Orlanduccio soit allocutif, il n'invite pas expressément au dialogue, ne pose aucune question, n'expose aucun problème. Il ne met même pas Pallamidesse au défi de trouver le vainqueur. Sans les quatre premiers vers s'adressant à ce dernier et exprimant un espoir partisan, le sonnet ressemblerait fort au sirventès du troubadour Aicart del Fossat traitant du même sujet : *Entre dos rei vei mogut et enpres*[5]. Dans les deux cas les poètes annoncent un spectacle futur : « vedrai » (v. 5) et « vei » (v. 1), « veirem » (v. 10, 14, 17, etc.). Pour sa part Aicart voit un conflit entre deux rois – suscité par des terres revenant à l'un et ravies par l'autre – qui conduit à la guerre. Mais, au contraire d'Orlanduccio qui reste sibyllin, Aicart désigne très précisément ces rois et ces terres :

> Car Conrad qui est parti d'Allemagne
> vient récupérer, sans libelle ni argent,
> ce que Charles a conquis dans les Pouilles ;
> jamais le conflit ne pourra se résoudre
> sans des bris de fer, de bois, de têtes et de bras[6]. (v. 5-9)

Ces vers introduisent trois strophes dans lesquelles le poète s'attarde à décrire la violence de la guerre à venir (les bruits, les destructions, la multitude de blessés et de morts) avec des réminiscences de Bertran de Born que G. Folena reconnaît aussi dans les vers d'Orlanduccio[7]. La forme du sonnet contraint l'Italien à plus de concision, mais celui-ci consacre tout de même ses six derniers vers à la violence de la bataille qui s'annonce. À la fin aucun des deux poètes ne prévoit qui gagnera ou qui perdra : « et là gagnera celui qui saura le mieux se défendre », dit Aicart ; « le perdant, quel qu'il soit, devra alors mourir », dit Orlanduccio[8].

C'est la réponse de Pallamidesse et surtout la forme qu'il donne à celle-ci qui constituent la tenson. Pour le reste, en effet, son discours étant essentiellement dissuasif, voire menaçant, son sonnet ne relève pas plus d'un débat que celui d'Orlanduccio. Pallamidesse répond par la métrique en reprenant le même schéma de rimes, les mêmes rimes (riches à deux reprises : *impero* et *pero* v. 7, mots qui mettent par ailleurs en regard les deux camps qui s'affrontent, l'empire et Saint Pierre ; *gioia* et *Mongioia* v. 11) et, virtuosité supplémentaire des deux poètes, les mêmes *rime al mezzo* : A (a_5) BA (a_5) B A (a_5) BA (a_5) B C (c_5) D (d_5) E C (c_5) D (d_5) E. Il répond en organisant son sonnet de la même manière que celui d'Orlanduccio : les quatre premiers vers sont consacrés à l'adresse et à l'évocation d'un espoir ; les quatre vers suivants expriment cet espoir qui, chez Pallamidesse, est le contraire du précédent (un nouveau roi viendra/ce nouveau roi ne viendra pas) ; le reste est consacré à la bataille à venir. Il répond enfin en utilisant la même ironie et un lexique appartenant à la même aire linguistique. De même qu'Orlanduccio s'était ironiquement adressé à lui en lui attribuant les qualités courtoises du chevalier homonyme de la

Table Ronde, puis en utilisant les formes lexicales gallo-romanes de cette même littérature (*vasallaggio, paraggio, sen' faglia, manti*), de même Pallamidesse utilise les qualités courtoises du chevalier presque homonyme d'Orlanduccio (Roland = *Orlando*) pour répondre et justifier l'espoir de ce dernier (« Puisque le nom que tu portes te donne ton courage altier,/il te faut attendre une bataille plus grande », v. 1-2[9]) et il emploie aussi des formes d'origine française (*è mester, batastero, barnaggio, travaglia*).

Conradin va vaincre, Charles mourir.

La tenson qui oppose deux Florentins, le guelfe Monte Andrea et le gibelin Schiatta Pallavillani, a dû être composée un peu plus tard que la précédente, qui date selon toute probabilité, en raison de son contenu (espoir de la venue en Italie du nouveau roi Conradin), de l'année qui s'est écoulée entre l'élection de Conradin au titre de roi d'Allemagne (automne 1266) et sa descente sur Vérone à l'automne suivant. On peut émettre l'hypothèse que cette deuxième tenson a vu le jour pendant l'été 1268, entre le 25 juin et le 23 août, date de la victoire de Charles sur Conradin à la bataille dite de Tagliacozzo (vers le lac de Fucino dans les Abruzzes). La précision de cette hypothèse résulte de l'interprétation d'un faisceau d'allusions. Il est en effet d'abord question de l'élection ayant eu lieu en Allemagne : « N'espérez pas, Gibelins, de secours/grâce à l'élection de l'Allemagne » (V 778, v. 1-2)[10] : une élection qui, sans autre précision, peut être ici celle de Conradin ou celle de Rodolphe de Habsbourg. Mais il est ensuite question à plusieurs reprises de « l'Agneau » (cf. V 778, v. 9 ; V 779, v. 9 et 23), or un tel surnom aurait été

utilisé par le pape Clément IV lors de son sermon de la Pentecôte 1268 dans une comparaison s'appliquant à Conradin : « Nous savons de science certaine que ce jeune homme, voué au malheur, est conduit à la mort par des méchants, comme l'agneau à la boucherie »[11]. En outre le gibelin Schiatta fait allusion à une période de victoires pour son camp :

> Si le sort contre nous s'est acharné,
> il paraît ores suivre un sens contraire.
> [...]
> Qui de l'« Agneau » sentira la morsure
> perdra son sang, frappé de mille coups,
> car nous voyons qu'il a pris le dessus,
> et nul ne tiendra contre sa puissance[12]. (V 779, v. 3-4 et 9-12)

Il parle sans aucun doute au sens large de la descente progressive de Conradin dans la péninsule italienne (après Vérone en octobre 1267, il entre à Pavie en janvier 1268, à Pise en avril, à Sienne en juin, à Rome en juillet). Mais il est aussi possible, comme le conjecture F. F. Minetti lorsqu'il paraphrase le sonnet, que le vers 11 fasse allusion à une victoire et une date plus précises : celle du 25 juin 1268 à Ponte a Valle (au sud de Montevarchi en direction d'Arezzo) où les troupes de Conradin défont Braiselve, le vicaire de Charles d'Anjou en Toscane, et ses 500 hommes. C'est un bain de sang pour les Français, dont les chefs sont capturés, et une énorme victoire pour Conradin et son camp, qui ont effectivement « pris le dessus ». Voici ce que rapporte Villani :

> Cette défaite et cette capture provoquèrent une grande terreur parmi les gens de Charles et tous ceux du parti guelfe, tandis que

> Conradin et ses gens redoublèrent d'orgueil et de superbe, ne tenant presque plus aucun compte des Français. Et quand on apprit cela dans le Royaume, de nombreuses villes se révoltèrent contre le roi Charles[13].

Si cette datation précise est juste, il faut supposer que Schiatta, s'il n'est pas déjà banni de Florence, n'y vit pas plus que Monte qui, lui, est en exil à Bologne depuis 1267, car cette tenson, à la structure bien différente de la précédente, est écrite pour partie à quatre mains. Elle est composée de deux sonnets (V 778 et 779) illustrant les expérimentations métriques de Monte Andrea : des sonnets *raddoppiati* – les huit premiers vers de la *fronte* et les six vers de la *sirma* sont redoublés, soit un sonnet de 28 vers – à l'intérieur desquels les deux poètes prennent tour à tour la parole. D'où les schémas de rimes suivants :

V 778 : ABABABABABABAB CDECDE FGHFGH
V 779 : ABABABABABABAB CDECDE FGHFGH

Comme on le voit sur ces schémas, où les vers dans lesquels Schiatta s'exprime sont en gras, la distribution des voix à l'intérieur des textes varie, tout en respectant le rythme binaire de la *fronte* et le rythme ternaire de la *sirma*. Les deux poètes prennent équitablement la parole en alternance dans le premier sonnet, tandis que Schiatta a le dessus dans le deuxième (16 vers pour lui, 12 pour Monte). Comme ce gibelin a en outre toujours le dernier mot à la fin des *fronti* et des *sirme* redoublées (v. 15-16 et v. 26-28) de chaque sonnet, on ne peut pas ne pas remarquer que cette répartition métrique paraît refléter le rapport de forces sur le terrain, favorable à ce moment-là au camp impérial. Par ailleurs l'ex-

pression de chacun est très encadrée, et par suite limitée, par les rimes (parfois riches et/ou composées) identiques dans les deux sonnets, et du fait qu'il s'agit très souvent du même mot rime[14]. De même que, dans l'autre tenson réunissant les deux poètes, Schiatta se préoccupe des médisances suscitées par la passion amoureuse excessive de son ami Monte, qu'il met en garde et tente de réfréner, de même cette tenson politique est un jeu de rôle amical où Schiatta assume le rôle du représentant gibelin[15]. Il s'agit certes de soutenir son camp, mais il faut en même temps faire preuve de virtuosité.

La tenson s'articule autour d'une succession de défis et d'énoncés de certitudes auxquels se mêlent quelques tentatives d'intimidation et des invectives. Le début de V 778 donne la mesure de l'ensemble : Monte ouvre le dialogue avec un défi, puis répond à la question ironique de Schiatta en affirmant une conviction, à laquelle ce dernier réagit en énonçant la conviction inverse. Il n'y a pas d'argumentation.

(Monte) « N'espérez pas, Gibelins, de secours,
grâce à l'élection de l'Allemagne ! »
(Schiatta) : « Nous crois-tu donc, ami, à bout de course
au point que sous nos pas le sol s'effondre complètement ? »
(M) « Certes ! Au point, j'en suis persuadé,
que vient la fin pour vous et vos amis. »
(S) « Tu fais erreur, car sans l'ombre d'un doute
tout ce pays sera terre d'empire[16]. » (v. 1-8)

Souvent au défi de l'un répond le défi de l'autre :

(M) « De l'Agneau on ne craint pas la morsure,
car quand il mord il ne fait pas saigner. »

(S) « Ceux qu'il mordra, il leur semblera pire
qu'ours ou lion, tant le sang coulera ! » (v. 9-12)
(S) « Nos gens sont si désireux de combattre
qu'ils ne verront des vôtres que la croupe. »
(M) « J'ai grand hâte de voir cette bataille[17] ! » (v. 21-23)

Schiatta est beaucoup plus enclin à professer des certitudes que son interlocuteur : aux vers déjà cités il faut ajouter en effet les répliques (V 778, v. 15-16 ; 26-28 et V 779, v. 5-6). Cela s'expliquerait-il, peut-être, par le contexte historique favorable à son parti ? Pour sa part Monte tente d'intimider l'adversaire :

« Vous serez, Gibelins, taillés en pièces
sans que l'on puisse assembler les morceaux[18]. » (V 778,
v. 24-25)

Il a le monopole de l'invective et du sarcasme : « fous que vous êtes » (V 778, v. 17) ; « Fol qui... » (V 779, v. 7) ; l'empire n'est plus pour lui qu'un « trognon » (V 778, v. 13).

Par ailleurs toute la tenson est fréquemment allusive : un *senhal* dissimule Conradin (l'Agneau) – *senhal* exploité en termes de bestiaire ou de fable ésopienne (le « lion » et l'agneau, cf. V 778, v. 9-12 et V 779, v. 9-10) – tandis que l'« Espagne » désigne le roi Alphonse de Castille par antonomase (seul Charles d'Anjou est systématiquement nommé par les deux interlocuteurs[19]). Hormis « l'élection de l'Allemagne », qui se comprend lorsqu'on l'associe à l'« Agneau », les événements historiques sont très imprécis : on a déjà parlé de l'allusion possible à la victoire gibeline de Ponte a Valle (V 778, v. 11), à quoi il faut ajouter sans doute une allusion aux événements de Bénévent et à la façon dont Charles a fait torturer et décapiter les gibelins prisonniers

(V 778, v. 18-19)[20]. On a déjà remarqué ce caractère allusif dans le sonnet d'Orlanduccio, et on le retrouvera ailleurs, car il implique une consommation extrêmement réduite des textes : les Florentins concernés par les événements et dont on peut supposer que les conversations nourrissent les tensons.

F. F. Minetti inclut dans la tenson précédente le sonnet de Monte Andrea *S'e' convien, Carlo, suo tesoro elgli apra* (V 780) qui suit les sonnets *raddoppiati* dans le manuscrit vatican. Bien que ce sonnet se réfère sans doute à la même période, il n'a aucun lien métrique avec la tenson : c'est un sonnet à la *fronte* amplifiée de 2 vers et dont les rimes sont IJIJIJIJIJ KLMKLM. Certes on retrouve deux métaphores utilisées dans V 778 – le lion (v. 7) et ce que le vainqueur fera « payer » au vaincu (V 778, v. 18 et 27 ; V 780, v. 11) –, mais ce sont des métaphores fréquentes ! Ce sonnet ne fait donc pas nécessairement partie de la tenson. Cela dit, il entre légitimement dans notre corpus en raison de son sujet et son style. Il allie en effet, comme tous les sonnets de Monte consacrés à la lutte entre Charles d'Anjou et les champions gibelins successifs, le défi (v. 1-4), le sarcasme (les défenseurs de l'empire sont vus comme des « débris », v. 12) et l'intimidation :

Qui ose se montrer, il le foudroie
si bien que je n'en donnerais pas un besant. (v. 5-6)

Tant il extirpe tous ses ennemis (v. 10)

Mais il détruit si bien la mauvaise herbe
qu'on ne peut plus lui trouver d'ennemis[21]. (v. 14-15)

C'est une sorte de panégyrique de Charles, de sa puissance :

De même, aucun seigneur n'égale Charles ! (v. 8)
Que règne ce seigneur qui si bien œuvre[22] ! (v. 16)

Un autre viendra-t-il encore ?

La défaite de Tagliacozzo et la décapitation de Conradin (à Naples le 29 octobre 1268) n'enlèvent pas tout espoir aux ennemis de Charles d'Anjou. Ils peuvent encore se tourner vers ceux qui prétendent à la couronne impériale depuis les premières années du grand interrègne : vers Richard de Cornouailles et vers le roi Alphonse X de Castille, dont on sait qu'il est toujours en lice à cette époque grâce à l'ambassade qu'il a envoyée à Grégoire X (élu pape en 1271) pour lui notifier qu'il entendait que ses droits soient dorénavant reconnus[23]. Ces réfractaires peuvent également regarder du côté du jeune héritier des droits de Conradin : Frédéric III Hohenstaufen, autre descendant de Frédéric II, et roi de Jérusalem et de Sicile. Des démarches sont d'ailleurs entreprises pour que ce roi de douze ans descende en Italie.

Les rumeurs nourries par ces espoirs sont le point de départ d'une tenson de trois sonnets entre Monte Andrea et un anonyme (V 700-702). Dans le premier sonnet Monte rapporte les bruits qui circulent à Florence fin 1269[24], en adjoignant aux trois candidats précédents le roi Ottokar II de Bohème, rival déçu de Rodolphe de Habsbourg en 1278 :

Beaucoup de monde, à ce qu'il paraît, dit
que le roi d'Espagne veut la couronne.
« Et le bon roi Richard la veut aussi,
et pour l'avoir ne redoute personne ! »

Frédéric de Staufen, à ce qu'on dit,
ne semblerait pas rester en arrière.
Oyez nouvelle enfin, qui n'est point neuve :
« Avec eux viendrait le roi de Bohème ! »
de tout cela maintes gens se repaissent,
chacun d'eux nourrissant bonne espérance[25]. (v. 1-10)

Dans la *sirma* de ce sonnet de 16 vers (10+6), Monte Andrea détruit ces espoirs en assurant que le champion de Saint Pierre l'emportera sur tous ces prétendants, en employant une métaphore semblable à celle du sonnet précédent (« il fera à chacun d'eux payer le double ») et en usant de la même intimidation (« car ceux qui entreront dans l'entreprise/mourront et seront tous anéantis »)[26].

Cette seconde partie, où Monte affiche comme toujours une position partisane tranchée, est un manifeste politique qui n'invite pas spécifiquement au dialogue, sinon dans la mesure où il s'achève sur un défi. L'auteur anonyme du deuxième sonnet ne se sert d'ailleurs ni des rimes, ni du schéma des rimes pour répondre (sonnet traditionnel de 14 vers). Il se limite à aborder le même sujet et distribue sa matière de la même façon que Monte : dans la *fronte* il reprend les différents prétendants puis consacre la *sirma* à son champion personnel, le roi d'Espagne. Monte lui répond à son tour en reprenant pour sa part une de ses rimes (ORE) et le champ lexical de la supériorité *vs* infériorité (« come mag [g] iore » et « come minore » chez l'Anonyme aux vers 11 et 14, « è mag [g] io » chez Monte au vers 13), mais il revient au schéma métrique qu'il avait initialement choisi et que son interlocuteur avait ignoré (16 vers). C'est ainsi que dans ces deux derniers sonnets la virtuosité poétique passe au second plan au profit d'une tentative d'argumentation politique s'appuyant sur le droit féodal.

L'Anonyme ne se pose pas en partisan acharné de l'un ou l'autre camp mais reconnaît la légitimité historique des rivaux de Charles :

car leurs aïeux, dès les temps ancïens,
furent seigneurs et très haut s'élevèrent,
et l'ardeur partisane ne me brûle
au point de ne vouloir dire le vrai[27]. (v. 5-8)

Pour lui le conflit en cours se réglera selon cette légitimité historique : le roi d'Espagne (empereur germanique depuis 1257) aura la couronne impériale tandis que Charles, roi des Pouilles, sera son vassal[28]. À ce droit féodal le guelfe Monte oppose le droit divin. Charles « est le plus haut des seigneurs » parce qu'il a été élu par le pape et le collège pontifical pour défendre l'Église et ses territoires, pour être le gardien de l'Empire :

Et jamais on ne saurait l'en chasser
sans l'accord du pontife ou bien de Dieu[29]. (v. 7-8)

***

Notre étude a montré que ces tensons, composées à divers moments de la décennie qui a suivi la défaite gibeline de Bénévent et se référant à des personnages historiques différents, ont des caractéristiques communes non négligeables.

Elles s'organisent toutes autour de l'hypothèse de la venue, sinon à Florence du moins en Italie, d'un candidat impérial susceptible de s'opposer à Charles d'Anjou. Ce candidat n'est jamais désigné par son nom mais au moyen de *senhals* plus ou

moins clairs qui vont du simple « roi espagnol » à l'énigmatique « Agneau », en passant par le « Français » et « l'Allemand ». En cela cette poésie politique se distingue des sirventès qui, eux, nomment précisément les hommes et les lieux dont ils parlent[30]. On peut se demander pourquoi les auteurs des tensons examinées choisissent d'être allusifs. Est-ce pour des raisons de sécurité dans une ville dont le maître est Charles d'Anjou ? Est-ce pour suggérer que les gibelins n'attendent pas un homme précis, mais quelqu'un investi de pouvoirs lui permettant de lutter légitimement contre Charles : non pas précisément Conradin, Frédéric III ou Rodolphe de Habsbourg, mais un héritier impérial en droit de soumettre le champion de Saint Pierre ?

Ces tensons ignorent presque l'argumentation. Elles expriment des espoirs et plus souvent des certitudes opposés, elles lancent des défis et des menaces. Celles de Monte Andrea en outre comportent sarcasmes et invectives. Ces caractéristiques sont à leur comble dans la tenson opposant Monte à Schiatta : un véritable chant de guerre, une « furor » politique nouvelle dans la poésie italienne et que l'on ne retrouvera que dans certains passages de la *Divine Comédie*[31]. À cette passion certains interlocuteurs tentent d'opposer le droit, mais là encore il s'agit moins de l'utiliser pour argumenter que de l'énoncer et le proclamer. Toutes ces proclamations plus ou moins violentes sont, quoi qu'il en soit, limitées par le jeu de rôle auquel participent les poètes – notamment dans les tensons écrites à quatre mains – et par la recherche de la virtuosité métrique.

Anne ROBIN

Annexe

Annexe

Tenzone di Orlanduccio Orafo con Pallamidesse di Bellindote

Orlanduccio

Oi tu, che se' er[r]ante cavaliero,
de l'arme fero – e de la mente sag[g]io,
cavalca piano, e diceròtti il vero
di ciò ch'io spero, – e la certezza ind' ag[g]io :

u[n] nuovo re vedrai a lo scac[c]hiero
col buon guer[r]er – che tant'ha vasallag[g]io ;
ciascun per sè vor[r]à essere impero,
ma lo penser – non serà di parag[g]io.

Ed averà intra lor fera bat[t]aglia ;
e fia sen' faglia – tal, che molta gente
sarà dolente, – chi chi n'ab[b]ia gioia ;

e manti buon' distrier' coverti a maglia
in quella taglia – saran per neiente :
qual fia perdente, – alor conven che moia.

Pallamidesse

Poi il nome c'hai ti fa il corag[g]io altero,
pur è mester – c'aspetti stormo mag[g]io ;

Tenson entre Orlanduccio Orafo et Pallamidesse di Bellindote

Orlanduccio

O toi chevalier errant,
féroce au combat mais sage d'esprit,
chevauche au pas et je te révélerai
ce que j'espère et dont je suis sûr :

tu verras un nouveau roi sur l'échiquier
face au bon guerrier si plein de bravoure ;
chacun voudra avoir l'empire,
mais leur volonté ne sera pas égale.

Et il y aura entre eux une bataille féroce ;
elle sera sans aucun doute telle que maintes gens
en pâtiront, quel que soit le vainqueur.

Et il sera vain qu'il y ait dans cette mêlée
maints bons destriers caparaçonnés ;
le perdant, quel qu'il soit, devra alors mourir.

Pallamidesse

Puisque le nom que tu portes te donne ton courage altier,
il te faut attendre une bataille plus grande ;

e però sper' c'un nuovo re stranero
al batastero – vegna a gran barnag[g]io.

Or leg[g]a un'altra facc[i]a del saltero ;
se senno ha 'nter, – non farà tal viaggio :
de la bat[t]aglia col campion San Pero
om di su' ostero – n'ha levato sag[g]io.

Ma s'egli avien ca pur al campo saglia,
mai di travaglia – non sarà perdente,
se Dio consente – a vincer la Mongioia :

ché Carlo crede ca sua spada i vaglia,
e c'a Dio caglia – sì che sia vincente,
e di presente – conquider chi 'l 'noia.

aussi espères-tu qu'un nouveau roi étranger
vienne au combat avec une vaillante escorte.

Lis maintenant une autre page du psautier ;
s'il a toute sa raison il ne fera pas un tel voyage :
la bataille contre le Champion de saint Pierre
a déjà éprouvé un homme de son lignage.

Mais s'il advient tout de même qu'il descende dans l'arène
jamais il ne manquera de peines,
si Dieu consent que Montjoie vainque :

car Charles croit que son épée prévaudra
et qu'il importe à Dieu qu'il soit vainqueur,
et que sur-le-champ il vaincra ceux qui lui cherchent noise.

TENZONE DI MONTE ANDREA CON SCHIATTA PALLAVILLANI (V 778-780)

V 778

[Monte :] Non isperate, ghebellin', socorso
per l'alezion ch'è fatta ne la Mangna !
[Schiatta :] Or tienci, amico, sì nel tutto cors', o[h] !,
che 'l mondo, in tutto, così ci s'afrangna ?

[Monte :] Certo ! Sì ch'e', per lo fermo, ör sò
ver[re]te a fine, e chi vi si acompangna.
[Schiatta :] Tu erri troppo, ché qui (nonn- « a fòrso » !)
fia de lo 'mpero or tutta la campangna.
[Monte ;] Già de l'Angnello non si teme morso,
ché suo morder neiente già non sangna.
[Schiatta :] (E' par[r]à peg[g]io che leone od orso
cui morderà !) Ché giamai no ristangna !
[Monte :] S'e' pur conven, Carlo, piluchi il torso,
uderansi i guai più ['n] là che 'n Ispangna !
[Schiatta :] Certo, a lo 'mpero, gli par[r]à un sorso
a conquider chi fior di lui si langna !
[Monte :] Gente folle !, di cui fate tal festa ?
Or non sapete come Carlo paga
in un punto chi lgli è incontro o rintoppa ?
[Schiatta :] Amico, or ti lega al dito questa :
la nostra gente è di combatter vaga,
sì che, de' tuoi, avranno sol la groppa.
[Monte :] Me par mill'anni pur ch'e' siano al campo !
Ché bene avrete, ghebellin', ta' s-coppio,
giamai d'alcun non si ranod[r]à pez[z]o.
[Schiatta :] Son certo c'or fia tutto il nostro scampo.
Di cui avem danno, fia pagato a doppio ;
c'avem sengnor, ca Carlo mutrà vez[z]o !

TENSON ENTRE MONTE ANDREA ET SCHIATTA PALLAVILLANI (V 778-780)

V 778

(Monte) « N'espérez pas, Gibelins, de secours,
grâce à l'élection de l'Allemagne ! »
(Schiatta) : « Nous crois-tu donc, ami, à bout de course
au point que sous nos pas le sol s'effondre
complètement ? »
(M) « Certes ! Au point, j'en suis persuadé,
que vient la fin pour vous et vos amis. »
(S) « Tu fais erreur, car sans l'ombre d'un doute
tout ce pays sera terre d'empire. »
(M) « De l'Agneau on ne craint pas la morsure,
car quand il mord il ne fait pas saigner. »
(S) « Ceux qu'il mordra, il leur semblera pire
qu'ours ou lion, tant le sang coulera ! »
(M) « Si Charles doit grignoter le trognon,
On entendra gémir au-delà de l'Espagne ! »
(S) « L'empire ne fera qu'une bouchée,
sûr et certain, de ceux qui le dénigrent. »
(M) « Pourquoi vous réjouir, fous que vous êtes ?
Ignorez-vous comment Charles punit
Quiconque à lui s'oppose ou fait obstacle ? »
(S) « Ami, mets-toi bien ceci dans la tête :
Nos gens sont si désireux de combattre
Qu'ils ne verront des vôtres que la croupe. »
(M) « J'ai grand hâte de voir cette bataille !
Vous serez, Gibelins, taillés en pièces
Sans que l'on puisse assembler les morceaux. »
(S) « Je suis sûr de la victoire finale.
Qui nous nuisit sera payé le double,
Car ce seigneur mettra Charles à raison. »

V 779

[Monte :] Non val savere a cui Fortuna à scorso !
Convien per forza : in suo cor dolgli'à mangna !
[Schiatta :] S'avut'à, contro a noi, largo suo corso
Ventura, e 'ncontra or tutt'apar l'afrangna ;
e chi m'a dato pena, fermo or sò
che tosto fia di llui Morte compangna.
[Monte :] Sanza consilglio fia chi, col suo fòrso,
contasterà ta', 'l piè, mess'à in campangna !
[Schiatta :] Que'che fue detto Angnel, chi n'avrà morso,
in ongne parte pena il fer e sangna ;
perché vede, mò, che llui à messo ad *ors'*, o[h] !
Contro ad ongn'altro, fia sua potenza stangna.
[Monte :] Da che Dio lu' i' concede, or è [suo] il corso !
E certi siemo alegra fiane Spangna.
[Schiatta :] Chi è stato dritto a lo 'mpero, fia sorso ;
poi fia conquiso chi gli à data langna !
[Monte :] Il nostro cor, diritto in tal fé sta ;
né, per temenza dà' noi, si dispaga ;
e certi siemo vostra fia la loppa.
[Schiatta :] Vostra speranza (ben è, vedem, questa !)
in tutto troveràsi, al dietro, (il di'!) vaga,
del gioco, inanzi rimar[r]ete in groppa.
[Monte :] [Sì] tostamente fia l'Angnello in campo,
nom piaceràvi molto cotal copp[i]o :
conven c'ongne altro ne riceva spez[z]o.
[Schiatta :] Da tal potenza nullo fiavi scampo !
Peg[g]lior, presa, par[rà]vi assai a doppio,
in sì dolgliosa morte Carlo vezo !

V 779

(M) « Sens ne vaut rien quand fortune nous laisse :
grande douleur par force étreint le cœur ! »
(S) « Si le sort contre nous s'est acharné,
il paraît ores suivre un sens contraire ;
Et qui m'a fait souffrir, je suis certain
que d'ici peu Mort sera sa compagne. »
(M) « Fol est qui veut braver, risquant sa vie,
celui qui s'est déjà mis en campagne ! »
(S) « Qui de l' "Agneau" sentira la morsure
perdra son sang, frappé de mille coups,
car nous voyons qu'il a pris le dessus,
et nul ne tiendra contre sa puissance. »
(M) « Si Dieu le veut ainsi, qu'il soit vainqueur
au grand plaisir, sûrement, de l'Espagne. »
(S) « Après avoir brisé ses adversaires,
l'empire élèvera tous ses féaux. »
(M) « Notre cœur à sa foi reste fidèle
et vos menaces n'y changeront rien :
en lieu de blé, vous n'aurez que du son. »
(S) « Votre espoir (et nous voyons bien lequel)
se révélera vain, en fin de compte,
car dans ce jeu vous serez les perdants. » (?)
(M) « Dès que l'Agneau nous livrera bataille
vous ne goûterez guère un tel déduit :
tout un chacun aura sa juste part. »
(S) « Point de salut face à une telle puissance !
bien amère vous sera la potion
dont Charles périra de male mort ! »

MONTE ANDREA (V 780)

S'e' convien, Carlo, suo tesoro elgli apra,
e sua potenza mostri a cchi s'aderpe ;
quel cotale 'n Italia non caprà,
se più celato no sta che la serpe !
Chi or si mostra, di tal guisa il divapra,
ch'io non daria d'alcun pur solo um perpe.
Contr'a leon, chent'à potenza capra ?
Così, ver' Carlo, sengnor non s'enerpe !
Che ciò sia ver, s'è saputo e saprà,
così nel tutto i suoi nemici scerpe !
Lo pagamento usato Carlo serba,
se scampol ci à che volglia esere incontra.

Ma sì nel tutto spengne la mal' erba,
giamai per suo nemico om non s'incontra
Rengni sengnor che tanto ben ci fa !

MONTE ANDREA (V 780)

S'il le faut, que Charles ouvre son trésor,
Et montre sa puissance à qui se dresse ;
Ce dernier n'aura place en Italie
Sauf s'il se cache mieux que le serpent !
Qui ose se montrer, il le foudroie à tel point
Si bien que je n'en donnerais pas un besant.
Contre un lion, que peut valoir la chèvre ?
De même, aucun seigneur n'égale Charles !
Que ce soit vrai, on le sait et saura,
Tant il extirpe tous ses ennemis !
Si quelque débris voulait l'affronter,
Charles le payera à sa manière.
Qu'ils viennent donc ! Il n'y rechigne pas
Mais il détruit si bien la mauvaise herbe
Qu'on ne peut plus lui trouver d'ennemi.
Que règne ce seigneur qui si bien œuvre !

TENZONE DI MONTE ANDREA CON UN ANONIMO (V 700-702)

MONTE ANDREA (V 700)

Per molta gente par ben che si dica
ca re di Spagna voglia la corona ;
e 'l buon Ric[c]iardo re vi s'afatica,
nè per tema d'alcun no l'abandona ;
Federigo di Stuffo già né mica
par che si celi, secondo che suona ;
questa novella ancor ci pare antica :
re di Buem co lor venir ragiona ;
e di ciò molta gente si notrica,
ciascun vivendone a speranza bona.

Di lor venuta fo la gente certa :
fin che Dio salva lo campion San Piero,
farà a ciascun ben radoppiar l'oferta,
as[s]ai più c'al secondo e a lo 'mprimero ;
c'averà fine e fia tutta diserta
la gente che sarà in tal mestero.

ANONIMO (V 701)

Se Federigo il terzo e re Ric[c]iardo,
co lo re di Bueme per atare,
intendon ne la corona, bastardo
nes[s]un di lor dé l'om per ciò chiamare ;

ch'è, di ciascun, suo antices[s]or non tardo
d'esser segnore ed in alto montare :
io per caldo di parte sì non ardo
che tutto il ver non voglia mentoare.

TENSON ENTRE MONTE ANDREA ET UN ANONYME (V 700-702)

MONTE ANDREA (V 700)

Beaucoup de monde, à ce qu'il paraît, dit
que le roi espagnol veut la couronne.
« Et le bon roi Richard la veut aussi,
et pour l'avoir ne redoute personne ! »
Frédéric de Staufen, à ce qu'on dit,
ne semblerait pas rester en arrière.
Oyez nouvelle enfin, qui n'est point neuve :
« Avec eux viendrait le roi de Bohème ! »
de tout cela maintes gens se repaissent,
chacun d'eux nourrissant bonne espérance.

Sur leur venue, j'assure à tous ceci :
le champion de Pierre, si Dieu l'aide,
fera à chacun d'eux payer le double,
bien plus qu'il ne l'a fait aux deux premiers !
car ceux qui entreront dans l'entreprise
mourront et seront tous anéantis.

ANONYME (V 701)

Si Frédéric III et le roi Richard
avec pour renfort le roi de Bohème,
aspirent à la couronne, on ne doit pas
pour autant traiter chacun de bâtard ;

car leurs aïeux, dès les temps anciens,
furent seigneurs et très haut s'élevèrent,
et l'ardeur partisane ne me brûle
au point de ne vouloir dire le vrai.

Se re di Spagna 'n la corona intende,
la qual cosa so ben ch'è certo fatto,
ciascuno faràgli onor come mag[g]iore ;

e so ben ca re Carlo non atende
che si credesse aver co·llui baratto ;
ma 'n Puglia crede star come minore.

MONTE ANDREA (V 702)
De la romana Chiesa il suo pastore
con tutto il suo consiglio consentìo
de lo re Carlo esser difenditore
di loro e [di] chi lor dà censo e fio,
e de lo 'mperïato guardatore,
perché fue ed è spegnitor d'ogne rio ;
giamai non ne pot' esser pinto fore,
s'a l'apostolico non piace o a Dio.
I' 'l tegno bene sì nobel segnore,
di farli incontro ognon ne sia ristio.

Ché no si cela a chi li tien damag[g]io,
ma di presente lo ne fa pentere,
per[ò] che sovr'ogni segnore è mag[g]io.
Ma io non blasmo chi ha alto volere ;
fo'll'è chi 'ntende in tale segnorag[g]io,
che ne perda lo suo propio podere.

Que si le roi d'Espagne à la couronne
aspire – et je le tiens pour assuré –
tous l'honoreront comme suzerain ;
et certes le roi Charles n'entend point
que l'on croie qu'il veut lui chercher querelle,
mais veut rester en vassal dans les Pouilles.

MONTE ANDREA (V 702)

De l'Église romaine le pasteur
avec tout son conseil, furent d'accord
que le roi Charles soit leur défenseur
ainsi que de ceux qui leur paient l'impôt,
et que de l'empire il soit le gardien,
car de tous temps il combattit le mal.
Et jamais on ne saurait l'en chasser
sans l'accord du pontife ou bien de Dieu.
Je le tiens pour un si noble seigneur
que l'on doit se garder de l'affronter.

Car il ne laisse aucun lui faire du tort,
mais le lui fait sur le champ regretter,
parce qu'il est le plus haut des seigneurs.
Mais je ne blâme pas qui vise haut ;
fol est qui aspire à telle puissance
au point d'y perdre son propre pouvoir.

TENZONE DI CIONE BAGLIONI CON MONTE ANDREA (V 863-864)

s(er) CIONE NOTAIO (V 863)

Venuto è boce di lontan paese
dicendo che, « Sengnore » è, tal, chiamato,
con grande isforzo mettesi ad arnese
per la corona de lo 'mperïato ;
e, se la Chiesa lo suo bracc[i]o mise,
vuol la rasgione ch'e' da llei sia atato.
Forse [si] conver[r]à che lo franzese
lasci al tedesco ond'e' vacant'è stato !
Ma s'aquistato – il crede per rasgione,
no ll'averà di don la spada larga
che gran difensa non facc[i]a lo spuntone !
Prima [si] conver[r]à sangue si sparga !
Amico, qual mè' facc[i]a no lo sòne,
M', a la fin, l'uno fia quello da Barga.

V 864

[Cione :] I baron' de la Mangna àn fatto impero,
e conquistarlo credono a rasgione.
[Monte :] S'e' venir volgliono, amico, a tal mestero,
non facc[i]an da la Chiesa partisgione !
[Cione :] Eo son ben certo che lo lor penzero,
e l'ovra tutta, è 'm bona condizione.
[Monte :] Lo spechio à ben, ciascheduno stranero,
di nonn-avere falso openïone !
[Cione :] Or vuo' ti dica, amico, tutto il vero ?

TENSON ENTRE CIONE BAGLIONI ET MONTE ANDREA (V 863-864)

CIONE BAGLIONI (V 863)

Un bruit venu de lointaine contrée
dit que quelqu'un, qu'on appelle « Seigneur »,
en grand arroi prépare sa venue
pour ceindre la couronne de l'empire :
et si l'Église y a prêté la main,
on peut penser qu'elle le soutiendra.
Et le Français devra laisser peut-être
à l'Allemand le trône resté vide !
Mais s'il croit qu'à bon droit il lui revient,
il ne l'aura en don, mais à l'épée
s'opposera durement l'esponton !
Il faudra donc d'abord que le sang coule !
Ami, lequel vaincra, je ne le sais,
mais à la fin l'un d'eux sera Gros-jean.

V 864

(C) « Les barons d'Allemagne ont fait l'empire
et croient le conquérir selon le droit. »
(M) « Ami, s'ils veulent tenter l'entreprise,
il faut rester aux côtés de l'Église ! »
(C) « Je suis bien certain que leurs intentions
et leurs actes suivent la bonne route. »
(M) « En se mirant dans les erreurs d'autrui,
chacun se garde des faux jugements ! »
(S) « Veux-tu, ami, toute la vérité ?

Convien 'n afetto vengna l'alezione.
[Monte :] I' ne laüdo Dio e messer sam Pèro
che de la Chiesa ancor ci è lo campione !
[Cione :] Io non mi credo volglia esser guer[r]ero
di chi vuol la sua propia proces[s]ione.
[Monte :] I' ò veduto om comperare ostero,
e suo vicin' l'à[n] morto a gran casgione.
[Cione :] Amico, or vuoli udir dritta sentenza ?
Nesuno or facc[i]a contra a la corona,
ché tosto n'averia gran penitenza.
[Monte :] Sai che ti dico ? Chi si paragona,
conven ben che sia, la sua, gran potenza,
se del tempo passato be[n] rasgiona.
[Cione :] La rota no è confitta, amico meo ;
ch'e' pur conven c'ora sia novo stato
però sia sag[g]io chi ve' al batasteo !
[Monte :] Lo Campionë è bene aparechiato ;
sì che ' farà parer lo stato reo,
chi sì fia fol co llui vengna a mercato.

il faut que l'élection vienne à effet. »
(M) « Loué soit Dieu et Messire saint Pierre
qui de l'Église est aussi le Champion ! »
(C) « Je ne crois pas qu'il veuille guerroyer
contre qui veut ce qui lui appartient. »
(M) « J'ai vu quelqu'un acheter un hostel,
et ses amis l'ont tué à grand tort. »
(C) « Ami, veux-tu ouïr droite sentence ?
que nul n'agisse contre la couronne,
car aussitôt il s'en repentirait. »
(M) « Veux-tu savoir ? Qui veut rivaliser
il faut que sa puissance soit bien grande
s'il tire la leçon des temps passés. »
(C) « La roue, ami, tourne sans s'arrêter,
par force doit changer l'état des choses.
Prudence, donc, à qui veut batailler ! »
(M) « Le Champion de saint Pierre est fin prêt
et montrera la noirceur de tous ceux
qui seront assez fous pour pactiser. »

Notes

1. Les pages que Robert Davidsohn consacre à cette période de l'histoire de Florence rapportent de fréquentes rumeurs et les conséquences politiques qu'elles ont pu avoir. *Storia di Firenze, II, Guelfi e Ghibellini*, Firenze, Sansoni, 1956, vol. 1 e 2, cap. VII-VIII.

2. La datation de cette tenson et l'identité du seigneur dont elle évoque la venue sont problématiques (un historique de la question *in* Chiaro DAVANZATI, *Rime*, a cura di Aldo Menichetti, Bologna, Commissione per i testi di lingua, 1965, p. 368-369). On cite tantôt le début des années 1270 tantôt 1278-1280. Certains pensent que l'on parle de Conradin, d'autres de Rodolphe de Habsbourg... Vu qu'il s'agit, comme dans la tenson opposant Cione Baglioni et Monte Andrea, d'un seigneur allemand qui recueille les suffrages du pape, il y a de fortes chances qu'il s'agisse de Rodolphe de Habsbourg, dont le pape Grégoire X souhaite l'élection au titre de roi d'Allemagne.

3. Éditions (les pages soulignées correspondent aux éditions à partir desquelles je cite) :
Pour la tenson Orlanduccio/Pallamidesse, cf. Gianfranco CONTINI, *Poeti del Duecento*, Milano-Napoli, Ricciardi, 1960, p. 473-474.
Pour les tensons auxquelles participe Monte Andrea, cf. Monte ANDREA, *Le rime*, a cura di Francesco Filippo MINETTI, Firenze, La Crusca, 1979, respectivement p. 219-224 (n° 73-75), p. 200-204 (n° 63-64), p. 230-231 (n° 79a et 79), p. 246-266 (n° 97-103). Pour n° 63-64, cf. G. CONTINI, *Poeti...*, p. 470-471.

Tous les sonnets figurent dans D'arco Silvio AVALLE, *CLPIO*, respectivement n° V 698-699 ; V 778-780 ; V 700-702 ; V 863-864.

4. Oi tu, che se' er[r]ante cavaliero, de l'arme fero e de la mente sag[g]io.

5. Vincenzo DE BARTHOLOMAEIS, *Poesie provenzali storiche relative all'Italia*, Roma, 1931, vol. II, p. 247-249.

6. Car Conratz ven, qu'es mogutz d'Alamaigna,
E vol cobrar, ses libel dat ni pres,
So qu'a conquis Carles sobrels Poilles,
Mas non er faitz que fer e fust non fraingna
E caps e bratz, enanz quel plaitz remaigna.

7. « Cultura poetica dei primi Fiorentini » (1970), réédité dans Gianfranco FOLENA, *Textus testis*, Torino, Bollati Boringhieri, 2002, p. 195.

8. E lai er sors qui meills sabra defendre. (v. 40)
Qual fia perdente, alors conven che moia. (v. 14).

9. Poi il nome c'hai ti fa il corag[g]io altero,
pur è mester c'apetti stormo mag[g]io.

10. Pour éviter de citer chaque fois le vers initial des sonnets, je les désignerai désormais par leur numéro dans *CLPIO* (*i.e.* selon leur position dans le manuscrit *Vaticano* 3793).
Non isperate, ghebellin', socorso
per l'alezion ch'è fatta ne la Magna !

11. Trad. Charles DE CHERRIER, *Histoire de la lutte des Papes et des Empereurs de la maison de Souabe*, Paris, Fume et cie, 1858, tome III, livre X, p. 208-291.
Cf. également R. DAVIDSOHN, *Storia di Firenze...*, II, vol. 2, p. 51.

12. S'avut'à, contro a noi, largo suo corso
Ventura, e 'ncontra or tutt'apar l'afrangna. (v. 3-4)
Que' che fue detto Angnel, chi n'avrà morso,
in ogne parte pena il fer e sangna ;
perché vede, mò, che llui à messo ad *ors'*, o[h] !
contro ad ongn'altro, fia sua potenza stangna. (v. 9-12)

13. « Della quale sconfitta e presura la gente del re Carlo e tutti quegli di parte guelfa ne sbigottirono molto, e Curradino e sua gente ne montarono in grande superbia e baldanza, e quasi aveano per niente i Franceschi ; e sentendosi ciò nel Regno, si rubellarono assai terre al re Carlo. » Giovanni VILLANI, *Nuova cronica*, Parma, Fondazione Pietro Bembo/Ugo Guanda, 1990, vol. I, libro VIII, cap. XXIV, p. 450.
Cf. aussi R. DAVIDSOHN, *Storia...*, p. 44.

14. En caractères normaux V 778, en italiques V 779 :
socorso/*scorso* – Mangna/*mangna* – cors', o[h]/*corso* – afrangna/*afrangna* – fermo, ör sò/*fermo or sò* – (a)compangna/*compangna* – morso/*morso* – sangna/*sangna* – orso/*ors', o[h]* – (ri)stangna/*stangna* – (t)orso/*(c)orso* – (l)spangna/*Spangna* – sorso/*sorso* – langna/*langna* – tal festa/*tal fé sta* – paga/*(dis)paga* – (rint)oppa/*(l)oppa* – questa/*questa* – vaga/*vaga* – groppa/*groppa* – campo/*campo* – (s)coppio/*coppio* – scampo/*scampo* – a doppio/*a doppio* – vez[z]o/*vezo*.

15. Tenson de 24 sonnets entamée par Schiatta qui cherche à aider son ami « c', a l'amico, si dé mostrare acorta/la via c'amorta suo presgio valente » (6, v. 15-16), *in* Monte ANDREA, *Le rime...*, p. 168- 185.
Dans V 778 le lien entre les deux poètes apparaît dans les interventions de Schiatta : « Non isperate, Ghebellin/or tienci, amico... » (V 778, v. 1 et 3) ; « Amico.../Ché bene avrete, ghebellini... » (v. 20 et 24).

L'expression « jeu de rôle » est de Stefano CARRAI, *La lirica toscana del Duecento*, Roma-Bari, Laterza, 1997, p. 23.

16. (M.) Non isperate, ghebellin', socorso
per l'alezion ch'è fatta ne la Magna !
(S.) Or tienci, amico, sì nel tutto cors', o[h] !,
che 'l mondo, in tutto, così ci s'afrangna ?
(M.) Certo ! Sì ch'e', per lo fermo, ör sò
ver[re]te a fine, e chi vi si acompangna.
(S.) Tu erri troppo, ché qui (nonn- « a fòrso » !)
fia de lo 'mpero or tutta la campangna.

17. (M.) Già de l'Angnello non si teme morso,
ché suo morder neiente già non sangna.
(S.) E' par[r]à peg[g]io che leone od orso
cui morderà ! Ché giamai no ristangna ! (v. 9-12)
(S.) La nostra gente è di combatter vaga,
sì che, de' tuoi, avranno sol la groppa
(M.) Me par mill'anni pur ch'e' siano al campo ! (v. 21-23)
Cf. aussi (V 779, v. 20-25).

18. Ché bene avrete, ghebellin', ta s-coppio,
giamai d'alcun non si ranod[r]à pez[z]o.

19. Dans trois tensons sur quatre Charles est désigné par son nom, ce qui n'est en général pas le cas de ses adversaires. Il se peut que cette omission s'explique par les risques que les Florentins pouvaient encourir en exprimant clairement une opinion partisane hostile à Charles, alors vicaire impérial pour la Toscane.

20. R. DAVIDSOHN, *Storia...*, II, vol. 1, p. 800.

21. Chi or si mostra, di tal guisa il divapra,
ch'io non daria d'alcun pur solo um perpe. (v. 5-6)
Così nel tutto i suoi nemici scerpe ! (v. 10)

Ma sì nel tutto spengne la mal'erba,
giamai per suo nemico om non s'incontra. (v. 14-15)

22. Così, ver' Carlo, sengnor non s'enerpe ! (v. 8)
Rengni sengnor che tanto ben ci fa ! (v. 16)

23. Sur les prétentions d'Alphonse de Castille, cf. R. DAVIDSOHN, *Storia...*, II, 2, p. 112.

24. Après cette période on n'entend plus parler de Frédéric III à Florence, ce qui permet de dater précisément la tenson, cf. G. CONTINI, *Poeti...*, p. 470.

25. Les guillemets aux vers 3 et 4 (présents dans le manuscrit mais omis par G. Contini dans *Poeti del '200*) signalent sans doute l'intervention de locuteurs anonymes, ces voix de la rumeur qui sont mises en évidence dans les autres vers par « par ben che si dica », « secondo che suona », « ragiona ».

Per molta gente par ben che si dica
ca re di Spagna voglia la corona ;
e 'l buon Ric[c]iardo re vi s'afatica,
né per tema d'alcun no l'abandona ;
Federigo di Stuffo già né-mica
par che si celi, secondo che suona ;
questa novella ancor ci pare antica :
re di Biiem co lor venir ragiona ;
e di ciò molta gente si notrica,
ciascun vivendone a speranza buona.

26. ... Lo campion San Piero
farà a ciascun ben radoppiar l'oferta. (v. 13)
C'averà fine e fia tutta diserta
La gente che sarà in tal mestero. (v. 15-16)

27. Ch'è, di ciascun, suo antices[s]or non tardo
d'esser segnore ed in alto montare :
io per caldo di parte sì non ardo
che tutto il ver non voglia mentoare. (v. 5-8)

28. Cet « anonyme » est peut-être juge ou notaire, professions de près de la moitié des poètes succédant à la génération de l'École sicilienne. Cf. R. ANTONELLI e S. BIANCHINI, « Dal *clericus* al poeta » in *Letteratura italiana, vol. II, Produzione e consumo*, Torino, Einaudi, 1983, p. 187.

29. Giamai non ne pot'esser pinto fore.
s'a l'apostolico non piace o a Dio, (v. 7-8).

30. Cf. les sirventès relatifs à notre période édités par V. DE BARTHOLOMAEIS, *Poesie provenzali storiche...*, vol. II, p. 245-260.

31. Marco SANTAGATA, « Appunti per una storia della lirica profana », in *Nuova Rivista di Letteratura Italiana*, IV, 1, 2001, p. 25.